

# Chronique d'une intégration manquée

Autor(en): **Danesi, Marco**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): - **(2007)**

Heft 1726

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1024273>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Chronique d'une intégration manquée

Marco Danesi (20 mars 2007)

A la fin des années cinquante, personne ne demande à mon père, à peine immigré, de s'intégrer. Il faut surtout qu'il travaille. Il vend son temps et ses muscles à la surchauffe helvétique. Après un bref passage au Tessin, depuis l'Italie voisine – il est originaire d'un petit village au sud de Brescia (Lombardie) – Von Roll l'embauche sur son site de Klus, entre Balstahl et Oensingen dans le canton de Soleure. La fonderie ressemble à une petite citadelle. L'usine s'étale sur les rives de la Dünner, entourée par les blockhaus destinés aux ouvriers. Ce sont des bâtiments en bois sur deux étages où s'entassent des centaines d'hommes, en majorité des Italiens. Mon père vit là avec un frère et une idée fixe : rentrer chez lui rapidement, une fois passée la crise économique et éliminé le chômage qui terrassent la Péninsule.

Sa vie, réglée par des tournus de dix heures au milieu des coulées et de la poussière, se concentre dans les quartiers réservés à la main-d'oeuvre immigrée. Tout a été prévu : bar, alimentation, cercle récréatif, et, plus tard, crèches pour enfants étrangers nés sur place. C'est dans l'une de ses garderies que je vais passer mes quatre premières années à mille lieues du suisse alémanique. J'apprendrai le français vingt ans plus tard seulement et j'attendrai vingt ans encore pour acquérir la nationalité suisse, parfaitement assimilé.

Ma mère et mon père se sont rencontrés sur place au début des années soixante. Elle coud robes et pantalons dans une manufacture du vallon. Ils se marient en Italie, puis retournent dans la colonie italienne de Klus. En dix ans, mon père apprendra à peine quelques mots de schwyzerdütsch. En revanche, ma mère réussira à s'exprimer simplement, garantissant les contacts avec l'administration et les indigènes dans les rares sorties en ville, à Olten ou Soleure, quelquefois à Bâle. Ni la Suisse ni mes parents ne parlent d'intégration. Le pays a besoin de bras, les immigrés cherchent un travail. Quand il n'y en aura plus, ils rentreront, sans illusions. Les initiatives xénophobes des années septante le leur rappellent à intervalles réguliers.

Malgré leurs espoirs, ma mère et mon père vont rester en Suisse jusqu'à 65 ans. L'argent économisé ne suffit jamais pour l'achat de la maison rêvée. Après Von Roll et les pieds du Jura, ils déménagent au Tessin. Au moins on y parle italien. Ils se rapprochent confusément de l'Italie. Ils se disent que c'est une étape vers le retour. Fatalement ils s'isolent davantage convaincus à tort que le séjour va être court. Ils nouent peu de contacts. Même s'ils parlent italien, même si on dirait qu'ils sont Tessinois.

La retraite dans la poche, ils partent enfin. Ils traversent la frontière. Ils s'installent à Luino au bord du lac Majeur, pas loin de Locarno, qu'ils quittent après 25 ans. Cependant, l'Italie n'est plus leur pays. Ils se découvrent étrangers chez eux. Désintégrés. Entre deux mondes, celui du travail, toujours tenu à distance, et celui d'origine, qui les a oubliés. Le souci d'intégration vient bien après eux. Ils partent au moment où la Suisse s'aperçoit qu'un million et demi d'étrangers vivent sur son territoire avec des permis bariolés, sinon clandestins, dépourvus de droits politiques. Et qu'une nouvelle génération de migrants - réfugiés politiques ou économiques - apporte son lot de malheurs, de besoins, de questions, ainsi que de vitalité, de savoirs, de désirs qui bousculent les routines et les certitudes du pays.

Dix après leur départ, l'intégration envahit les discours, les administrations publiques, les programmes des partis. Elle encaisse les financements, certes encore modestes, et laisse entrevoir des liens inédits entre autochtones et immigrés. Loin de Suisse toutefois, mes parents ignorent tout de ce déferlement. Ils ne savent pas que l'intégration préoccupe la gauche et la droite; les angéliques, les pragmatiques et les nationalistes. Ils méconnaissent son ambiguïté : ses tiraillements entre ouverture et fermeture. Dans une confusion croissante, l'intégration renvoie aux promesses d'accueil, à l'injonction pour le bien des étrangers et à la sanction déguisée en mal nécessaire. A l'image de ces contrats d'intégration qui prolifèrent d'un bout à l'autre de l'échiquier politique. Tour à tour garde-fous contre l'exclusion, à gauche, et menace de contrainte, à l'extrême droite.